

# Le Souss géographique, historique et humain

## **Histoire et Perspectives Méditerranéennes**

*Collection dirigée par Jean-Paul Chagnollaud*

Dans le cadre de cette collection, créée en 1985, les Éditions L'Harmattan se proposent de publier un ensemble de travaux concernant le monde méditerranéen des origines à nos jours.

### **Déjà parus**

- Arfaoui KHEMAIS, *Les élections politiques en Tunisie de 1881 à 1956*, 2011.
- Hamid CHABANI, *Le printemps noir de 2001 en Kabylie*, 2011.
- Makhtar DIOUF, *L'islam, un frein au développement*, 2011.
- Hassane Zouiri, *Le Partenariat euro-méditerranéen. Contribution au développement du Maghreb*, 2010.
- Tarek HEGGY, *Le Djinn Radical*, 2010.
- Mehenni AKBAL, *Père Henri Sanson s.j. Itinéraire d'un chrétien d'Algérie*, 2010.
- Hadj MILIANI, *Des louangeurs au home cinéma en Algérie*, 2010.
- Houria ALAMI M'CHICHI, *Le féminisme d'Etat au Maroc*, 2010.
- Jean-Marc VALENTIN, *Les parlementaires des départements d'Algérie sous la IIIe République*, 2010,
- Jean OTTER, *Journal de voyages en Turquie et en Perse*, Présentation d'Alain Riottot, 2010.
- Mohammed TELHINE, *L'islam et les musulmans de France. Une histoire de mosquées*, 2010.
- Maher ABDMOULEH, *Partenariat euro-méditerranéen. Promotion ou instrumentalisation des Droits de l'homme*, 2010.
- Saïd SADI, *Amirouche, une vie, deux morts, un testament. Une histoire algérienne*, 2010.
- Mahmoud-Hamdane LARFAOUI, *L'occupation italienne de la Libye. 1882-1911*, 2010.
- Pierre PINTA, *Sebha, ville pionnière au cœur du Sahara libyen*, 2010.
- Roxanne D. MARCOTTE, *Un Islam, des Islams ?*, 2010.
- Stéphane PAPI, *L'influence juridique islamique au Maghreb*, 2009.
- E. AKÇALI, *Chypre : un enjeu géopolitique actuel*, 2009.
- L. ABDELMALKI, K. BOUNEMRA BEN SOLTANE, M. SADNI-JALLAB, *Le Maghreb face aux défis de l'ouverture en Méditerranée*, 2009.
- H. BEN HAMOUDA, N. OULMANE, R. SANDRETTO (dir.), *Emergence en Méditerranée : attractivité, investissements internationaux et délocalisations*, 2009.

Abraham Lahnite

**Le Souss géographique,  
historique et humain**

La politique berbère du Protectorat français au Maroc  
(1912 – 1956)

*Tome 2*

**Préface de Jean Martin**  
**Professeur émérite des Universités**  
**Membre de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer**

L'HARMATTAN

**© L'HARMATTAN, 2011**  
**5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris**

<http://www.librairieharmattan.com>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-296-54981-4  
EAN : 9782296549814

# INTRODUCTION

Au cours de divers voyages effectués au Maroc et surtout dans le Souss, il nous a été possible de collecter des informations relatives à la question berbère chez les *Chleuhs*, sur leur mode de vie, le poids de la coutume et son respect, et surtout, les modes de transmission d'un savoir millénaire sauvegardés par une tradition orale très perfectionnée. Cette tradition qui perdure et, que l'homme n'a en rien modifié depuis, selon un dispositif fort ancien et très complexe à la fois, c'est la manière d'appivoiser la montagne et sa rudesse pour faire d'elle un foyer, un instrument de culture et un refuge en cas de danger. C'est aussi une méthode de survie selon un système communément observé ailleurs chez les peuples indigènes du Tibet, du Chili ou du Mexique, à titre d'exemple. C'est ce qu'on peut appeler « la préservation de la race ». Ces informations corroborent les conclusions de diverses études et monographies importantes, publiées en leur temps et conservées dans des fonds d'archives surtout français, ainsi que dans le Centre des Hautes Etudes d'Administration Musulmane (C.H.E.A.M.)<sup>1</sup>. Les œuvres et les manuscrits qu'il renfermait sont inconnus du grand public, puisque ces études sont à la fois rares, remarquables et riches d'informations. Elles offrent un intérêt spécial pour les lecteurs et surtout un bon outil nécessaire pour la préparation d'une publication critique et désirable, étant donnée l'importance de la question berbère pour l'histoire du Maroc d'une manière générale et l'histoire coloniale contemporaine en particulier.

Il est curieux de constater que, dans une ville comme Casablanca à titre d'exemple, ville « Lyautéenne » par excellence, dont le nombre d'habitants pendant le Protectorat français atteint à peu près cent cinquante mille âmes, il existe visiblement un compartimentage social et ethnique correspondant à un compartimentage dialectal et à une répartition de la population par quartiers. Cet état de choses, qui se maintient malgré l'afflux incessant de populations berbères diverses surtout Soussies durant le Protectorat, existait tel quel avant l'arrivée des Français et depuis des siècles probablement. Les véritables citadins Casablancais, les *ouled al-bilad*<sup>2</sup>, se disent d'origine berbère, bien qu'ils portent des noms arabes. Ces berbères sont devenus citadins depuis fort longtemps, mais on ne peut, cependant, s'empêcher de supposer à juste titre, que ce sont tout simplement des ruraux des alentours devenus urbanisés et arabisés au fur et à mesure du temps. Ce

---

<sup>1</sup> - Le C.H.E.A.M. (devenu le Centre des Hautes Etudes sur l'Afrique et l'Asie Modernes) a été fermé définitivement le 1<sup>er</sup> juillet 2000, par décision interministérielle, dans le cadre de la réforme de l'Etat.

<sup>2</sup> - Une expression marocaine qui signifie qu'on est bel et bien les enfants du pays.

n'est pas le lieu de contrôler cette opinion, il suffit tout simplement qu'elle soit profondément ancrée dans l'esprit de la population marocaine pour qu'elle ait toute sa valeur sociale et historique.

Le Souss, de part sa diversité culturelle, son originalité naturelle de préservation et son histoire dynastique, en fait l'interface entre le sud saharien et le nord du pays. Et c'est là précisément ce qui rend l'étude du Maroc si intéressante. La situation géostratégique du Souss en a fait un bastion de rébellion et d'incertitude. Cela fait de lui une figure de résistance et de liberté puisque le Souss n'a été pacifié qu'en 1934 avec la prise et la soumission de la puissante tribu berbère des Aït Atta, dernier bastion de la résistance aux troupes françaises sur les immenses solitudes du djebel Sargho dans la portion orientale du trans-Atlas du sud marocain.

Mais il faut souligner aussi le rôle des grandes seigneuries de l'Atlas qui ont fait couler beaucoup d'encre au long de l'histoire locale et nationale vis-à-vis des autorités étrangères et surtout françaises, d'autant qu'elles étaient tantôt avides de domination, de conquêtes et de combats impitoyables, tantôt se complaisant aux voluptés lascives du *harem* ou à la douceur des jeunes beautés circassiennes, tout en passant ou non par les *chorfas* locaux pour essayer de trouver un certain équilibre entre Arabes et Berbères afin de s'asseoir leurs puissances et leurs pouvoirs. Cette situation anarchique des tribus hostiles et redoutables suivie par l'appel à la guerre sainte prêchée par le prétendant Al Hiba<sup>3</sup>, aussi étrange et disparate soit-elle, ne pouvait cependant être parfois exempte de quelque grandeur qui dût tant frapper le général Lyautey qui ne résista pas au désir d'organiser tout en gardant une sorte d'affinité et de complaisance à l'égard des grands et puissant Caïds de l'Atlas. L'œuvre du général Lyautey va être accomplie durant treize ans en ne rappelant que celles des activités où son action personnelle aurait pu ne s'exercer que de haut et de loin. Son succès, malgré quelques critiques émises sur sa personnalité complexe et ses idées

---

<sup>3</sup> - Ahmed Al Hiba (1876-1919) résidant habituel à Smara, dans le Seguiet al-Hamra au Sahara Occidental, était le fils et successeur du Cheikh Mâa Al Aïnin, fils lui-même du grand Mohammed Al Fadel, de Oualata, ayant hérité du prestige et de la science de son père, passant même pour tenir d'Allah des pouvoirs magiques et surnaturels. Cheikh Mâa Al Aïnin jouissait au Maroc d'un puissant ascendant et tirait de larges bénéfices de la faveur du Sultan, de sa famille et de son entourage. Lorsque Al Hiba se posa en prétendant dans le Sud et se proclamait Sultan *Azul* (Sultan Bleu) à Tiznit, au printemps de 1912, ses menées suscitèrent des troubles graves dans la région du Souss et dans le Haouz de Marrakech. Al Hiba entra à Marrakech, le 18 août 1912, et il se faisait proclamer par les hauts dignitaires de la ville : Sultan de tout le Maroc. Cf. Renseignements Coloniaux n° 5, *La question de la Mauritanie*, par le colonel Montané, supplément de l'Afrique Française de 1909.

monarchiques, a été éblouissant parce que dans le secret de sa vaste intelligence il pensait toujours à la même chose : « *la gloire de la France et le bien du Maroc* »<sup>4</sup>.

Lors de sa réception à l'Académie d'agriculture (séance du 5 décembre 1924) répondant à l'allocution du Président, il parla de l'œuvre de la colonisation<sup>5</sup> en ces termes :

*« Au Maroc, la population dominante est la population berbère autochtone, celle qui avait fait de l'Afrique du Nord un des greniers de Rome. Elle est toujours profondément attachée à son sol ; elle l'aime, elle en est jalouse. Elle a toutes les qualités du bon agriculteur, tel que nous le connaissons en France.*

*Dès le début, l'immense majorité de la population marocaine nous était acquise ; il n'y avait contre nous qu'un noyau de dissidents, d'indépendants, qui n'avaient jamais voulu se soumettre à aucune autorité. Nous avons trouvé dans la population paisible et spécialement agricole le premier et le plus efficace des concours. Nous n'avons pas pu songer un seul instant, et cela ne viendrait à la pensée de personne, à exproprier brutalement de la terre qui leur appartient, car toute la terre est possédée, le nomadisme n'existant pas au Maroc, des gens qui se donnaient à nous et que nous avons tant d'intérêt à garder avec nous. Nous n'aurions abouti, par un procédé de cette sorte, qu'à développer la plus terrible et la plus légitime des insurrections... ».*

Mais la publication, le 16 mai 1930, du fameux Dahir (connu sous le nom de Dahir Berbère), organisant ce qu'on a appelé « la justice berbère en pays de coutume », servit de prétexte à une agitation grandissante. Celle-ci donna vigueur aux nationalistes marocains de faire d'un mouvement d'opinion un véritable parti politique aux tendances fortement anti-françaises. Ce fut là une étape capitale dans l'évolution du pays.

Le jeune Sultan Mohammed Ben Youssef observait et ne prenait pas ouvertement position, mais la rapidité avec laquelle les événements évoluaient le déconcertaient, le déroutaient même. Il restait hésitant, incertain. L'agitation nationaliste, en empoisonnant l'atmosphère, empêchant l'administration française de mettre en application son programme de rapprochement et de redressement. La population française et les colons, exaspérés et inquiets reprochaient au Résident général son manque de

---

<sup>4</sup> - *Le Maroc de Lyautey* par Victor Berti dans *Maroc 54*, Encyclopédie mensuelle d'Outre-Mer.

<sup>5</sup> - Journal Officiel, du 11 décembre 1923.

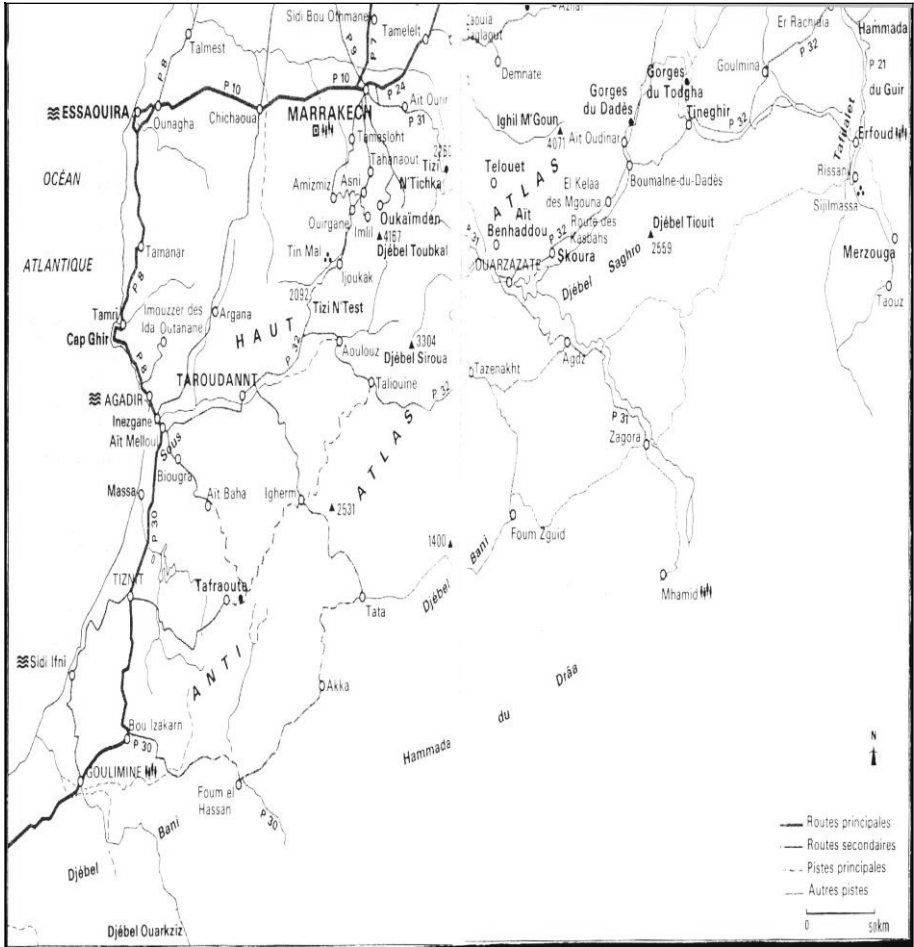
fermeté. Les rapports entre français et marocains s'aigrissaient dangereusement.

Le 8 novembre 1942, le débarquement américain au Maroc donna une dimension nouvelle à la question marocaine. MM. Roosevelt et Churchill tinrent à Anfa (Casablanca), en janvier 1943, une Conférence à laquelle assistèrent, le général de Gaulle, le général Giraud, le Sultan Mohammed V, son fils Moulay Hassan et le grand Vizir Si Mohammed Al Mokri. Ainsi, l'entrevue d'Anfa marquait-t-elle un tournant décisif dans l'histoire des relations franco-marocaines. Désormais, il ne s'agissait plus de réforme, de Protectorat ou de Mandat, il s'agissait de l'indépendance pure et simple. Le 13 février 1956, une délégation marocaine arriva à Paris présidée par Mohammed Ben Youssef et engagea des pourparlers aboutissant, le 2 mars, à la signature d'une convention abolissant le Traité de Fez et proclamant sans réserve l'indépendance du Maroc.

L'indépendance étant acquise, l'unification devait suivre dans les zones sous Protectorat espagnol dans le Rif et le Sahara. Devant l'ampleur des manifestations populaires organisées par les militants du Parti des réformes nationales, le 7 avril 1956, un protocole signé à Madrid par Si M'Barek Bekkaï, président du Conseil du premier gouvernement et M. Martin Artajo déclarait aboli le régime établi par l'accord franco-marocain du 27 novembre 1912 et reconnaissait la souveraineté marocaine sur tous les territoires soumis depuis cette date à l'autorité espagnole. Le 29 octobre 1956, une Conférence diplomatique, réunie à Fédala (aujourd'hui Mohammadia), abrogeait le régime international de Tanger. Une ère nouvelle marquait l'histoire du royaume et le propulsait vers un nouveau destin.

Cependant, afin de mieux comprendre la politique berbère dans le Souss, il est nécessaire d'appréhender cette région dans son ensemble, c'est-à-dire sur les plans géographiques, historique et humain. D'où l'importance de l'histoire rurale et locale pour combler certaines lacunes qui pèsent cruellement sur l'état de nos connaissances historiques, aujourd'hui. Et pour éviter les abus de l'utilisation de l'histoire à des fins douteuses, il est judicieux de mettre en évidence l'élément humain dans cette étude pour sortir du champ épistémologique traditionnel de l'historiographie d'une part, et faire la jonction entre l'étude du passé et la réflexion sur le présent d'autre part. « *L'histoire est la science des sociétés humaines* » disait l'historien français Fustel de Coulanges.

## **CARTE PHYSIQUE DE LA PROVINCE DU SOUSS**



**Figure 1 :** Source - Guide du Maroc.

Il y a plusieurs années, lorsque nous avons commencé, pendant nos divers séjours au Maroc et en particulier dans le Souss, à recueillir les éléments nécessaires à l'étude que nous avons l'intention d'entreprendre, nous avons ressenti un sentiment de tristesse en voyant les résultats étonnants obtenus par les autorités locales dans cette région.

Nous avons cru alors au péril de la société berbère soussie, à ces coutumes anciennes, à sa langue ancestrale, à sa géographie hétéroclite, à son histoire riche en péripéties de toutes sortes dont le lecteur « non avisé » pourrait difficilement appréhender le présent.

L'extension progressive et continue de l'armée française dans le Souss et l'Anti-Atlas était un fait sur lesquels historiens et auteurs sont d'accord. Il y a eu dans ce mouvement d'expansion des moments d'arrêt, quelques périodes de recul ; des obstacles se sont dressés, des chefs fétichistes et *djihadistes* attachés à leurs pratiques ont resurgi. Les obstacles n'ont pas contenu longtemps l'envahisseur, les chefs militaires zélés ont empêché toute conquête armée des partisans de la guerre sainte et ont mis un terme à la réaction de l'insoumission des tribus berbères. Très vite, la conquête militaire française a poursuivi sa marche lente et sûre, du nord au sud et de l'est à l'ouest, animée par une volonté assimilationniste et hégémonique.

Ces succès étonnants sont dus à de nombreuses causes qui tiennent, d'un côté à l'essence et la nature du colonialisme français, sous la Troisième République, de l'autre aux nombreuses affinités existant entre l'envahisseur et l'élément indigène musulman, représenté par le Makhzen chérifien. La politique berbère, initiée en 1912 par le général Lyautey, devait sa merveilleuse réussite à sa souplesse, à son association avec l'élément musulman, à sa facilité d'adaptation aux différents milieux parfois hostiles. Souvent, elle a renoncé à supplanter définitivement la religion musulmane qu'elle voulait remplacer ; ne pouvant l'éliminer complètement, elle s'est bornée à la démarquer.

Cette politique berbère constituait, dès les premières années du Protectorat, un enjeu géopolitique majeur qui plaçait le Makhzen chérifien devant des choix cruciaux en matière de droit, de justice et d'éducation. S'amorçait alors un processus de francisation à grande échelle, en dépit d'une forte résistance des *Chleuhs*, qui finit par gagner l'ensemble du pays berbère par le biais des écoles franco-berbères qui faisaient office non seulement de lieux de formation, mais aussi de lieux de propagande et de christianisation.

Le point de départ fut donc la promulgation du Dahir du 11 septembre 1914, scellé par le Sultan Moulay Youssef, qui reconnaissait expressément dans son article premier que « *les tribus dites de coutumes berbères sont et demeurent régies et administrées selon leurs lois et coutumes propres sous le contrôle des autorités* ». Venait ensuite, le Dahir du 16 mai 1930, scellé par le Sultan Mohammed Ben Youssef, relatif à l'organisation de la justice dans les tribus de coutume berbère non pourvues des *mahakmas* pour l'application du *Chrâa*. Ce Dahir reconnaissait la légalité des *Djemâas* judiciaires et soumettait aux tribunaux français les auteurs de crimes commis en pays berbère (article 6). Très vite, la justice française supplantait celle du Makhzen, celle du *Chrâa* (justice coranique) et celle de l'*Orf* (justice berbère).

Devant cette situation, jugée scandaleuse, qui scindait le monde rural berbère et le monde urbain de culture arabe, des émeutes antifrançaises éclataient partout au Maroc et suscitaient une vive émotion dans le monde musulman. Le mouvement national s'organisait en partis politiques et leurs principaux dirigeants dénonçaient la politique raciale et colonisatrice du régime du Protectorat tout en revendiquant l'indépendance totale du Maroc.

Le 7 mars 1956, Mohammed V annonçait au peuple marocain l'indépendance du Maroc. Le 7 avril de la même année, un accord était signé à Madrid entre Mohammed V et le général Franco mettant fin à la souveraineté espagnole sur le nord du pays. Le 20 octobre, la zone de Tanger, jusque là soumise à un statut international, était réintégrée au Maroc.



## CHAPITRE 1 :

### CADRE GEOGRAPHIQUE DU SOUSS

« L'île du Couchant » (Jazirat al-Maghreb) : c'est ainsi que les géographes arabes désignaient la masse de hautes terres qui constituent l'Afrique du Nord. Elle est entourée par la Méditerranée, l'Atlantique ainsi que par une immense mer de sable qui vient battre les pentes méridionales des Atlas et par où les caravanes abordaient aux « ports » sahariens. Tout au bout de cette « île » se trouvait le Maghreb al-Aqça, l'extrême Occident, autrement dit le Maroc. Le Maroc s'ordonne autour d'une région centrale largement ouverte sur l'Atlantique. Cet ensemble de plateaux et de plaines est encadré par des massifs montagneux disposés en demi-cercle : au Nord le Rif, à l'Est et au Sud les Atlas. Au-delà de cet amphithéâtre, le Maroc se poursuit par des steppes orientales, la grande dépression « sud atlasique », l'Anti-Atlas et le désert du Sahara Occidental.

Le Sud marocain est délimité par la grande ligne de fractures qui court d'Agadir à Figuig et que longe la dépression « sud atlasique ». La continuité de ce couloir qui se creuse entre le Haut Atlas et l'Anti-Atlas est rompue par le massif volcanique du Siroua qui isole le Souss du reste du corridor. Le Souss<sup>6</sup> forme une cuvette largement ouverte sur l'Atlantique, soumise à un climat saharien atténué par la proximité de la mer, et présente la physionomie semi désertique d'une steppe à arganiers ; la vie se réfugie le long de l'oued qui donne son nom à la région. A l'Est du Siroua, les pays du Dadès, du Todra, du Ferkla, du Rhéris, du Ziz, du Guir sont autant de relais

---

<sup>6</sup> - Le nom de Souss est donné ici à tout le pays des *Chleuhs* proprement dit qui constitue l'ensemble géographiquement individualisé du Maroc méridional : le Haut Atlas qui surgit d'un puissant jet montagneux entre la dépression du Haouz de Marrakech au nord et le bassin du Souss au sud jusqu'aux confins sahariens où la population est constituée de la grande partie des Berbères sédentaires *Chleuhs* appartenant aux grandes familles berbères des Masmoudas et des Gezoulas entre l'oued Drâa et l'Océan Atlantique dont la vie humaine y revêt des caractères incontestables d'unité, sous une apparente diversité d'aspects que nous verrons plus loin dans cette étude. Le Souss embrasse ainsi l'ensemble des territoires de montagne du Haut Atlas, de l'Anti-Atlas et du Siroua, entre le Drâa et l'Océan Atlantique, ainsi que la plaine du Souss et les confins sahariens. La représentation cartographique offre un caractère d'abstraction qui dérouté souvent les chercheurs « débutants ». Et il n'est pas sûr, même après un long entraînement, qu'ils arrivent à visualiser convenablement le relief. D'où la difficulté pour nous de fixer avec précision les limites géographiques et humaines de la province du Souss.

par où se poursuit la dépression. Tous ces oueds alimentent de belles oasis, d'Ouarzazate à Boudenib.

La plaine du Souss, le massif de l'Anti-Atlas, les oasis du Bani et de la basse vallée du Drâa et le plateau de Tarfaya enfin composent le sud atlantique. C'est un monde nouveau, écrit J. Martin<sup>7</sup>, que l'on découvre au sud du Haut Atlas. Un ensemble de massifs, de plateaux et de plaines évoquent, par leur aridité, le désert saharien. Les eaux sont peu abondantes et les oueds mal alimentés. La végétation est absente ou discontinue. Les groupements humains se font plus rares sauf dans les vallées où l'irrigation permet la culture. Il y a beaucoup de variété dans les paysages et les genres de vie. L'altitude, l'influence des oueds, la proximité où l'éloignement de la mer introduit des nuances nombreuses et c'est par transition que l'on passe au désert. En particulier, ajoute-t-il, des différences opposent l'Ouest où joue encore l'influence de l'Atlantique et l'Est où la continentalité et l'aridité s'exaspèrent. La séparation de ces deux domaines coïncide grossièrement avec la coupure du haut Drâa, qui forme la limite entre le sud atlantique et le sud intérieur. L'originalité du sud atlantique tient à l'influence partout sensible de l'Océan Atlantique ; mais elle se marque aussi sur le plan humain par la prépondérance, l'extrême Sud excepté, des *Chleuhs*, populations rurales sédentaires.

### ***Le Haut Atlas***

Le Haut Atlas, chaîne principale, s'allonge sur 700 km de l'Atlantique aux confins orientaux du pays. Près de la côte, des plateaux déjà hauts de 2 000 m dominent la plaine de Souss par un versant abrupt tandis qu'ils s'inclinent en pente douce vers le Nord ; ils s'achèvent sur l'Atlantique, autour du Cap Rhir (ou Guir), en de pittoresques falaises. Le Haut Atlas associe dans sa continuité d'Ouest en Est deux types différents de montagnes : entre l'Océan et le Tizi N'Telouet, un fragment du socle qu'un pli de fond compliqué de rejeux et de cassures pendant le tertiaire apporté au voisinage de 4 000 m : les grès et granites du Toubkal forment le point culminant du Maroc, avec 4 167 m.

A l'Est du Tizi N'Tichka, nous trouvons d'épaisses formations calcaires qui restent très élevées : Ighil M'Goun (4 071 m) et djebel Ayachi (3 737 m). L'activité pastorale, importante dans la partie orientale de la chaîne, contraste avec l'agriculture qui – à l'Ouest du Tizi N'Tichka – exploite la moindre parcelle de terrain utilisable pour les champs ou les

---

<sup>7</sup> - Martin J. et autres, *Géographie du Maroc*, Hatier, Paris, 1967, p. 194.

vergers. Une double transhumance anime le pays : celle des troupeaux fuyant vers le Haouz la rigueur des hivers montagnards, celle du bétail de plaine montant l'été profiter des prairies d'altitudes. Un peuplement assez dense de cultivateurs utilise la moindre parcelle de bonne terre au niveau des sources ou dans le fond des vallées : beaucoup sont des Glaouas.

Le col du Tichka (2260 m), réplique du Tizi N'Test mais en direction du Sud-est, perce le Haut Atlas au début de sa partie centrale, faisant communiquer Marrakech avec la grande dépression sud atlasique et les percées sahariennes, par l'intermédiaire du carrefour d'Ouarzazate. Le contraste est flagrant entre la pente raide, relativement arrosée, du versant Nord de l'Atlas et la face Sud qui s'enfouit sous des plateaux arides descendant en douceur vers le Dadès et le Drâa.

Entre le Haut Atlas et les djebilet, petites montagnes au nord, se creuse la dépression synclinale du Haouz de Marrakech que des pointements du socle compartimentent. Les apports des oueds ont construit de leurs dépôts, en bordure de l'Atlas, un vaste piémont qui repousse le Tensift contre les djebilet. La plaine est une steppe : les oueds alimentés aux neiges du Haut Atlas en font un *dir*<sup>8</sup>. Les cultures du *dir* s'ordonnent en fonction des possibilités d'utilisation des eaux : au pied même de la montagne, l'irrigation abondante a permis une exploitation intensive des sols par les vergers d'amandiers, de figuiers, de grenadiers, d'orangers ainsi que par des oliveraies et par des jardins maraîchers. En contrebas, l'eau est encore suffisante pour assurer des récoltes de céréales, de légumineuses, de chanvre. Mais plus loin, aux abords du Tensift et surtout au pied des djebilet, les terres non vivifiées par l'irrigation servent au parcours des troupeaux de moutons et de chèvres. La colonisation sous ses deux formes, officielle et privée, s'était installée en nombre dans le Haouz : autour de Marrakech surtout, à Amizmiz et à Tamelelt en plein pays des Goundafas ; les exploitations supérieures à 50 ha et même à 400 ha l'emportaient de beaucoup sur les petites. Elles étaient consacrées à la céréaliculture et à la culture fruitière. Au centre de la plaine, la ville de Marrakech<sup>9</sup> ajoute à ses

---

<sup>8</sup> - Le *dir* apparaît donc comme un alignement de villages, de champs et de vergers, à peu près continu le long d'un escarpement.

<sup>9</sup> - Vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, des Berbères sahariens franchirent l'Atlas et descendirent dans le Haouz. A peine avaient-ils atteint la plaine que leur chef Abou Bekr, se vit obligé de retourner en Mauritanie pour y réprimer une révolte de ses sujets en laissant son armée et sa femme à son lieutenant Youssef ben Tachfin. Youssef avait établi son camp en un lieu si redouté des voyageurs que les Berbères l'avaient appelé « Marroukech » c'est-à-dire « Marche vite ». Protégé par les rochers du Guéliz, le site était bien choisi mais l'eau manquait. Youssef ben Tachefine fit donc creuser des puits et les relia par un réseau de conduits souterrains amenant

fonctions administratives, commerciales et artisanales, son importance touristique.

A l'Est du Tizi N'Test, l'axe structural de la chaîne s'abaissant, le socle n'affleure plus qu'au fond des combes ; la couverture sédimentaire épaissie ondule en plis anticlinaux faillés et déversés, et en larges cuvettes synclinales. L'érosion semi-aride, note Hildebert Isnard<sup>10</sup>, a dégagé des formes structurales qui composent le relief : dômes festonnés de chevrons et percés de cluses antécédentes : synclinaux perchés, crêts et couloirs monoclinaux. Le Climat accuse ces différences : l'Ouest est plus humide que l'Est. A l'Ouest, les dépressions arides, ajoute-t-il, s'opposent fortement aux versants dont l'humidité croît avec l'altitude : à 3800 m, la neige tient entre 7 et 9 mois ; on passe ainsi, en montant, de la broussaille d'arganiers, de thuyas, au boisement de chênes verts, à l'étage du genévrier et, à partir de 3000 m, à l'étage alpin de la végétation en touffes épineuses.

Par le col (tizi) du Test (2092 m) passe l'une des trois grandes voies traditionnelles de pénétration vers le Sud marocain (les autres étant le Tizi N'Tichka et la vallée du Ziz) ; elle escalade le Haut Atlas et fait communiquer le Souss (au Sud) et le Haouz (au Nord) en utilisant notamment la haute vallée de l'oued Nefiss. Passage difficile que les populations montagnardes (fief des Goundafas depuis le XIX<sup>e</sup> siècle) pouvaient aisément verrouiller. La route du Tizi N'Test a joué un rôle important dans l'histoire du Maroc notamment sous la dynastie berbère des Almohades (1147-1269), comme en témoignent les nombreuses Casbahs qu'elle y a édifiées et surtout la mosquée de Tinnel, délaissée après la chute des Almohades et inscrite récemment au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO<sup>11</sup>.

---

l'eau jusqu'au camp : ce système de « rhetaras » (ou khettarates) apporte aujourd'hui encore la vie aux jardins de Marrakech. Très vite, le camp devint un marché puis une ville d'où Ben Tachefine partit à la conquête du Maghreb. Quarante ans après sa fondation, Marrakech était la capitale d'un empire qui s'étendait d'Alger à l'Atlantique, de l'Ebre au Drâa, et dont l'influence rayonnait jusqu'au Sénégal.

<sup>10</sup> - *Le Maghreb*, PUF, Paris, 1971, p. 217.

<sup>11</sup> - Sigle de United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization, institution spécialisée de l'Organisation des Nations Unies, constituée en 1946 pour protéger les libertés humaines et développer la culture.

## ***La plaine du Souss***

Nous retenons ici la description géographique faite par le professeur Hidebert Isnard, cité en référence, qui définit le relief et le climat de la plaine du Sous de la manière suivante : « *Au pied du Haut Atlas tranché par le grand accident sud-atlasien, un long synclinorium s'étire d'Ouest en Est. A l'Ouest, la subsidence a permis la formation d'une plaine de remblaiement, le Souss : les dépôts sédimentaires accumulés depuis le crétacé et déformés à plusieurs reprises y disparaissent sous l'alluvionnement du tertiaire continental et du quaternaire. Le Souss est une réplique du Haouz de Marrakech : même climat sec, mais adouci par la pénétration des influences océaniques ; même mise en valeur à l'aide des eaux dérivées des oueds du Haut Atlas ou tirées de la nappe phréatique par des puits à poulies et des rhétaras. Même cultures de céréales, d'amandiers et d'oliviers. Les forêts d'arganiers fournissent des pâturages aux chèvres.* »<sup>12</sup>

Comme le Haouz, la plaine du Souss, rappelle de son côté J. Martin, représente une vaste cuvette synclinale où les mers d'abord, les fleuves ensuite, ont accumulé sédiments et alluvions. Ces dernières font alterner argiles et cailloutis d'une très insuffisante fertilité. Le relief qui en résulte est sans vigueur. L'altitude moyenne oscille entre 20 et 50 m. Elle se relève légèrement vers l'Est et le Sud-est où quelques collines basses mènent à l'Anti-Atlas<sup>13</sup>. La plaine du Souss, symétrique du Haouz, où les *dirs* du Souss au pied du Haut Atlas et de l'Anti-Atlas, sources et rivières alimentent de vrais *dirs* de part et d'autre de la dépression de l'oued Souss. Ces *dirs* sont jalonnés par de nombreux villages : Tafinegoult, Adouz, Menizla, Ameskroud sur le versant nord, Aoulouz, Agraïz, Igoudine, Tidsi, etc. sur le versant sud de la plaine. Chacun de ces villages est installé dans une clairière de l'arganeraie. Il profite des pâturages de montagne, aménage des terrasses étagées de céréales irriguées et d'arbres fruitiers (figuiers, amandiers, grenadiers, abricotiers, orangers, oliviers, pêcheurs, dattiers) le long des oueds et sur les basses pentes, cultive sous l'arganier et y envoie pâturer ses troupeaux de chèvres et de moutons. Ces alignements fortement peuplés encadrent les terroirs de la plaine qu'occupaient autrefois, notamment, des champs de canne à sucre et des manufactures sucrières, sous la dynastie des Sâadiens (1554-1659), alimentées par l'eau des montagnes, et qu'occupent aujourd'hui des cultures céréalières et des îlots de colonisation. Celui de l'Anti-Atlas se poursuit vers le sud jusqu'à la mer autour de l'encoche de Tiznit.

---

<sup>12</sup> - Op., cit. p. 220.

<sup>13</sup> - Idem, op. cit., p. 21

Non loin de l'oued Souss, derrière un double écran de hautes frondaisons et de lourdes murailles, Taroudant sommeille au pied des monts dont elle commande l'accès : le Haut Atlas au Nord et les sommets brûlés du Sud. La mise en valeur de la plaine du Souss – où les cultures de primeurs et d'agrumes ont pris un essor spectaculaire – ne paraît guère l'avoir affectée. Mais c'est une des villes les plus caractéristiques et les plus colorées du Sud marocain, mystérieuse et farouche, secrète comme toutes les vieilles citées impériales. L'âge d'or lui vient au XVI<sup>e</sup> siècle avec l'avènement des Sâadiens qui en firent pour un temps leur capitale et la capitale de l'empire : grande productrice de canne à sucre, de coton, de riz, d'indigo, elle attire les caravaniers venus jadis du Soudan et de la haute Guinée (Malinkés et les Peuls), assurant ainsi l'essentiel des exportations.

Depuis la deuxième guerre mondiale, la colonisation européenne privée s'est largement étendue sur les terrasses du Souss ; elle forme trois groupes compacts : grandes exploitations autour de Taroudant ; exploitations moyennes à Ouled-Teïma (Houara) ; petites exploitations à enclaves marocaines aux environs d'Agadir (Chtouka, etc.). Toutes pratiquent les cultures irriguées : légumes de primeurs, tomates surtout, agrumes et même bananiers (Tamanart d'Ida-ou-Tanane). Mais la grande ressource de la région est la pêche au thon et à la sardine qui alimente une industrie de conserves à Anza : Agadir vient au second rang des ports de pêche marocains, immédiatement après Safi. Avant sa destruction en février 1960, la ville comptait 17 000 habitants. Or, depuis plusieurs années, la ville d'Agadir a retrouvé et dépassé son activité d'avant la catastrophe du tremblement de terre. Marché agricole du Souss, gros producteur de primeurs et d'agrumes, foyer d'industries pour les produits de la pêche et de l'agriculture, premier port de pêche du Maroc, avant le rattachement du Sahara Occidental au Maroc en 1975, elle affirme sa fonction de capitale régionale. Agadir, le grand centre balnéaire marocain est aussi un lieu de séjour particulièrement commode pour rayonner dans le Sud-ouest du pays.

### *L'Anti-Atlas et les confins sahariens*

L'Anti-Atlas, vaste plateau en balcon sur le désert, s'étend sur 660 kilomètres de l'océan Atlantique, au sud-ouest, à la hammada du Guir au nord-ouest. Situé entre le 29 et le 32 de latitude nord, la chaîne qui culmine à 2 712 mètres à l'Amalou-n-Mansour (djebel Sargho<sup>14</sup>) n'est jamais très large, environ 100 kilomètres en moyenne (voir la carte de l'Anti-Atlas).

---

<sup>14</sup> - Le Saghro apparaît comme un massif profondément découpé, au relief souvent chaotique. Le massif Saghro-Ougnat peut être considéré comme le centre de gravité de la confédération des Aït Atta du Sahara. Le Saghro et l'Ougnat s'étendent sur 200

L'Anti-Atlas se trouve au contact de la zone aride saharienne et semi-aride méditerranéenne. Il constitue le bourrelet liminaire du socle africain, soulevé et déformé par les contrecoups de l'orogénie alpine atlasique. Les paysages sont variés mais toujours d'une grande austérité. Cet aspect est directement lié aux roches couvertes par la sombre livrée de la plaine désertique, caractérisée par une végétation steppique et une faible densité de population.

Le rebord méridional de la dépression s'appuie à un bombement du socle africain formé de roches précambriennes et primaires : l'Anti-Atlas est doublé au Sud par l'arête vive du djebel Bani que les oueds qui traversent en gorges surimposées, les *foums*, prolongé à l'Est par le Saghro (2712 m) et l'Ougnat qui s'incline vers le Tafilalet. Les versants tournés vers l'Ouest reçoivent suffisamment de pluie pour entretenir l'arganier et permettre la culture aux paysans *chleuhs* ; on y rencontre même des vallées humides et des bassins privilégiés comme la cuvette de Taфраout. Les agents d'érosion, après avoir crevé la carapace de roches de l'Infracambrien, ont affouillé les schistes et les granites, en donnant naissance à de vastes boutonnières (Ifni, Tazeroualt, Kerdous, Tagragra).

Au coeur de l'Anti-Atlas, à 1000 m d'altitude, le petit bassin de Taфраout est creusé dans les granites roses qui forment l'ossature de la chaîne l'Anti-Atlas. A 4 km au Nord de Taфраout par la route S509, le rideau rocheux qui ferme le site de Taфраout, cache la vallée des *Amelns* qui s'incurve sur une vingtaine de kilomètres au pied du djebel Lekst (2374 m). Ce site – l'un des plus extraordinaires du Maroc – prend toute sa valeur. Il est peuplé, ainsi que la vallée voisine, par la tribu berbère des *Amelns*, très connue pour leurs aptitudes commerciales. Le genre de vie et l'habitat sont particuliers et dépassent les frontières nationales.

Le versant méridional n'est guère qu'une steppe d'armoise et de thym interrompu par des oasis au débouché d'une montagne âpre et pelée. A l'Est et au Sud-est, les formes tabulaires dominent avec les *hammadas*<sup>15</sup> du Guir, de Kem-Kem, de la Daoura, de Tounassine, dont les assises

---

kilomètres de long et 40 kilomètres de large. Ils sont le prolongement oriental de l'Anti-Atlas. L'Ougnat n'est séparé du Saghro que par la dépression du Tizi N'Boujou et de l'oued Reg. Il a la même structure, le même aspect tourmenté. Son sommet le plus haut ne dépasse pas 1400 mètres.

<sup>15</sup> - Les *Hammadas* se sont des plateaux secs, nus, rocailleux, balayés par les vents et parfois découpés en buttes plates appelées « gour » (pluriel de gara) ; ou bien ce sont des « ergs », champs de dunes dans le désert dont les dimensions restent toutefois modestes au Maroc.

sédimentaires fossilisent des surfaces d'érosion ; elles s'étagent sur trois niveaux : *hammada* crétacée, *hammada* miocène et *hammada* villafranchienne. Plus au sud, ce ne sont plus qu'immensités désertes. La plus grande partie est formée de *hammadas*. Les oueds, par évaporation et infiltration, ont perdu toute leur eau et ne coulent qu'après d'aléatoires pluies d'orages. Les oasis se font rares mais la haute vallée du Drâa, d'Agdz à Zagora et à Mhamid et la vallée du Ziz, d'Er-Rachidia au Tafilalt, nourrissent une succession de palmeraies. Là, commence le domaine des grands nomades chameliers.

La vallée du Drâa est généralement considérée comme formant la limite entre le Sud marocain dont les cuvettes de l'Anti-Atlas abritent des oasis célèbres et le Sahara marocain proprement dit dont les immenses *hammadas*, plateaux couverts de bancs de silice représentent des bombements bas, les *adrars* (mot berbère qui veut dire les montagnes) ; à leur surface nue de *reg* (dont la tribu sahraouie des Reguiebats tirent leur nom) rocheux s'allongent des alignements de dunes. Les *hammadas* de Zemmour et de Tiris, plus au Sud sont presque circonscrites de dunes ; à l'Ouest de cette dernière, au Sud du pays, l'*adrar* Souttoug est un massif important dont les sommets atteignent 500 m d'altitude ; il joue le rôle de château d'eau saharien et porte des pâturages.

Dernière barrière dressée contre la désolation saharienne, l'Anti-Atlas est une des provinces marocaines les plus richement minéralisées, il renferme de nombreux gisements ; mais la mise en valeur de ses ressources est entravée par la difficulté des communications et par la pénurie d'eau, si bien qu'elle ne peut retenir des populations auxquelles une économie de subsistance traditionnelle ne peut plus assurer de moyens d'existence suffisants. C'est ainsi que dès les années trente on a pu observer un important flux d'émigration vers les grandes villes régionales (Marrakech, Agadir, Taroudant, Tiznit, Essaouira, Rabat, Fès, et surtout Casablanca) puis ensuite vers l'Europe, la France en particulier.

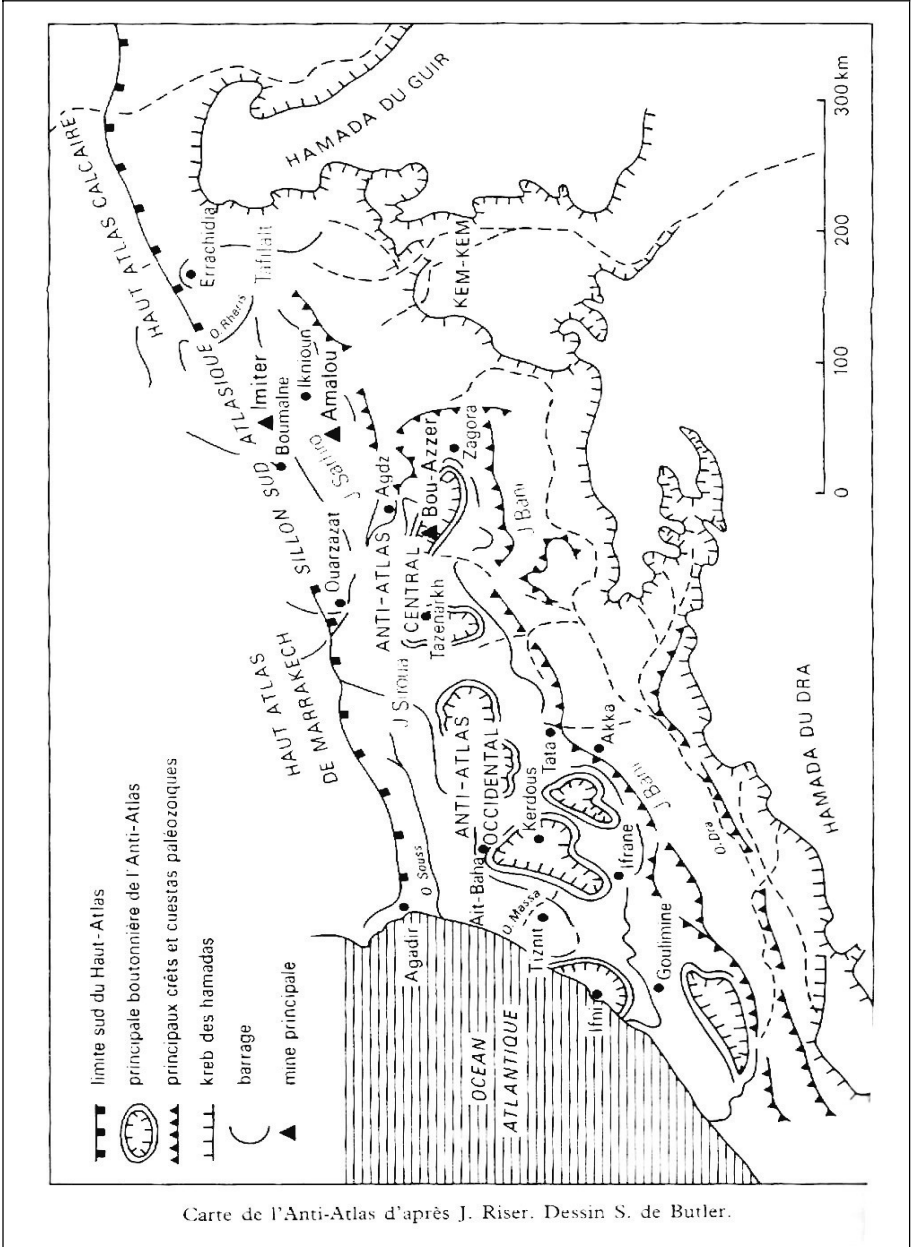


Figure 2 : Carte de l'Anti-Atlas.

## 1.1. La montagne, barrière naturelle de sauvegarde

Les Berbères<sup>16</sup> *Chleuhs* des chaînes montagneuses de l'Atlas occidental et de l'Anti-Atlas s'attachent à l'union de l'appartenance à un seul pays ; qui est le Royaume du Maroc se réclamant ainsi de la communauté musulmane qui les lie intimement vers un avenir commun malgré les spécificités berbérophones restées sans doute encore soumises aux influences hébraïques anciennes qui les caractérisent notamment dans le Souss. Les *Chleuhs*, protégés par la barrière naturelle des hauteurs, étaient farouchement indépendants culturellement et politiquement vis-à-vis du pouvoir makhzenien, avant les bouleversements apportés par la conquête des Français. Ils refusèrent l'arabisation culturo-politique que voulaient imposer les tribus nomades arabes du désert en raison de leur ascendant religieux notamment lors de la poussée des Sâadiens, puis des Alaouites, arrivés eux-mêmes du désert et qui devinrent par la suite aussi les adversaires naturels des sédentaires déjà établis en Souss, région prospère, bien cultivée et peuplée de villes (Aghmat, Igli, Tamedelt, Taroudant, Massa, Illigh, Ifri, etc.).

Les *Chleuhs* présentent un ensemble de traits physiques purement berbères qui les font plus ressembler, à certains degrés, à des Européens qu'à des Arabes. Le trait qui les caractérise le mieux est leur constante et viscérale résistance à tout ordre venu de l'extérieur. Tour à tour, Romains, Wisigoths, Byzantins, Arabes, Européens notamment Français et Espagnols se sont heurtés en vain à leur volonté atavique de défendre à n'importe quel prix l'intégrité du domaine ancestral. L'inaccessibilité naturelle de leurs montagnes les a toujours protégés des invasions et tenus à l'écart des grands mouvements culturels qui, périodiquement, « normalisaient » l'Afrique septentrionale. Ils tirent d'ailleurs une grande fierté de la réputation de combattants infatigables attachée à leur nom et qui a largement dépassé les limites de leur immense territoire.

Au Sud marocain, les hauteurs du Haut Atlas (dont les sommets dépassent 4000 m) et de l'Anti-Atlas, qui abritent des populations berbères sédentaires, constituent des barrières naturelles de sauvegarde. Ces montagnards intransigeants ont jusqu'ici réussi à préserver majoritairement

---

<sup>16</sup> - L'ensemble des Indigènes de l'Afrique du Nord est désigné par le terme générique de Berbère, nom qui n'éclaire en rien le problème. Faut-il voir dans ce terme quelque survivance de l'interrogation faite par le légendaire Ifrikos à une population au langage incompréhensible : « *Ach-berbertkoum ?* » (Que bredouillez-vous ?) ou l'indice d'une parenté avec les tribus proches orientales, les Berbères de la vallée du Nil ? Ou autre chose encore, nous le verrons plus loin dans cette recherche.

leur langue, leurs coutumes, leur système de lois et leur mode de vie communautaire. L'islam lui-même y revêt une teinte particulière, d'anciens rites et croyances pré coraniques, souvent d'origine animiste, destinés à s'attirer les faveurs d'esprits, génies ou divinités telluriques se mêlant, ainsi que nous le verrons plus loin, au dogme musulman.

De cette description générale du relief, il ressort que la région du Souss est avant tout un pays de montagnes plus ou moins élevées souvent entaillées par de profondes vallées, aussi bien sur les façades maritimes que sur le rebord saharien ; les versants sont longs et les pentes sont fortes. Difficiles à pénétrer, les montagnes ont joué un rôle important tout au long de l'histoire ; elles sont en effet autant d'obstacles franchis en quelques passages privilégiés (cols), contrôlés autrefois par des forteresses érigées par des tribus berbères entreprenantes (Mtougua, Goundafa, Glaoua), mais la gêne qu'elles opposent à l'établissement de voies de circulations modernes est considérable ; elles restent également des milieux de vie traditionnels d'où l'originalité d'une adaptation très ancienne aux conditions naturelles, adaptation très simple mais d'autant plus forte.

Des trois pays *chleuhs* : Haut Atlas, plaine du Souss et Anti-Atlas, c'est sans doute le Souss qui a été le plus profondément transformé et préservé en même temps par les vieilles échelles des valeurs berbères notamment les genres de vie conçus non seulement pour assurer la subsistance mais aussi par la recherche des activités qui procurent le maintien des pratiques agricoles et l'attachement à la propriété privée (*melk*). Depuis longtemps déjà les liens ethniques avec la tribu sont, pour ces hommes, moins puissants que les liens qui les attachent au sol – un trait commun avec tous les berbères d'Afrique du Nord.

Depuis longtemps il y a là les ferments de groupes territoriaux du genre de ces communes rurales que l'on vient de créer. Comme les anciennes tribus, ces communes rurales s'étendent à la fois sur les basses pentes et sur la plaine voisine, perpendiculairement à l'accident majeur du relief. Comme elles, elles comprennent de nombreux villages très peuplés, passant même vers les plaines aux hameaux et aux maisons dispersées, dominées par de véritables petites, moyennes ou grandes villes (Essaouira, Marrakech, Ouarzazate, Tineghir, Taroudant, Tiznit, Tafraoute, Sidi Ifni, Goulmime, etc.) qui sont en même temps des marchés, quelquefois des lieux saints et des centres culturels. Elles sont l'expression même d'une foule de petits groupes actifs, travailleurs, ingénieux et habiles à mettre en œuvre sur des propriétés privées toutes les ressources d'une technique rurale traditionnelle perfectionnée. Tout ce qu'il est possible d'irriguer a été partagé et mis en

culture ; les biens collectifs se rencontrent seulement dans les plaines encore mal défrichées et dans les pâturages forestiers des montagnes.

Ces montagnes restaient le seul refuge naturel et une barrière infranchissable pour la sauvegarde d'une population attachante, qui aspire à la vie et à la tranquillité. Au cours de multiples invasions arabo-berbères, les conquérants mi-sédentaires, mi-nomades, islamisés de si longue date, venant notamment du Sud marocain et du Sahara, choisissent cette zone pour objectif au prix d'un long combat soit pour un renouveau islamique, cas par exemple des Almoravides en 1056, des Sâadiens au XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle, soit par un souci de domination en vue du pouvoir, cas de Moulay Ismaïl par exemple en 1687, de Moulay Abdallah proclamé Sultan à Taroudant puis plus tard d'Al Hiba, qui, en avril 1912, se faisait proclamer Sultan du Maroc dans la mosquée de Tiznit.

Mais néanmoins, tous les observateurs s'accordent à remarquer que le *Chleuh*, malgré son aspect pacifique, reste un redoutable guerrier. Il a su s'adapter à toutes les circonstances en temps de guerre comme en temps de paix, comme en témoignent les nombreux greniers-forteresses, appelés *Igherm*, *Tirhemt* ou *Agadir* suivant la région. Ce sont de puissantes bâtisses de pierre ou de pisé défendues par des murs épais et des tours d'angle, qui dominent les entrées et les sorties du commandement. Autour de ces greniers fortifiés, une étroite cour centrale où plusieurs étages de cellules permettent à chaque famille du village d'entreposer son grain et de bénéficier de la surveillance collective et en cas de guerre de s'y réfugier et d'être à l'abri des assauts des assaillants.

Le Berbère reste attaché à la montagne à tel point qu'il ne peut vivre sans elle, elle fait partie de son environnement, de son illumination, de son imaginaire, de ses souvenirs et de ses inspirations. Il reste cimenté à son *adrar* comme un véritable nid d'aigle perché sur un promontoire dominant la route et l'espace. Cette redoutable symbiose et synergie entre l'homme berbère, immensément libre et fier, et son environnement illusoirement hostile a gardé de très noble allure ingénieusement sublime sauvegardant et façonnant ainsi l'âme berbère dans un cadre sauvage et primitif depuis des siècles durant.

Nous ne pouvons à ce titre que témoigner de l'amour que le poète Soussis porte toujours dans son cœur pour cette montagne éternelle qui lui inspire tout simplement la vie, la béatitude et l'amour des siens en citant ces vers d'un poète *chleuh* inconnu qui disait :

« Zzin ibdat illahi, krad aten iouin.  
Tafoukt igh touggôua - f - ouafa, tioui ian.  
Aïour, igh iouggôua - f - ouafa, ioui ian.  
Igamad ouis krad, eioua, ma ten iouin ?  
Iouittin agellid - n - tia' ialin : Reqqouch.  
Ian dar zzin, ihafed la'ilm, isahed aiis,  
Igg lhsib is illa gh ljennt ourta ggouizen akal. »<sup>17</sup>

Traduction :

*La beauté, Dieu l'a partagée. Ils furent trois à l'emporter.  
Une part fut pour le Soleil, à son lever sur la montagne.  
Une autre part fut pour la Lune, à son lever sur La montagne.  
Restait la troisième part, Ô vous, qui l'a emporté ?  
C'est la petite Reqia, la reine des jeunes filles.  
Qui possède la beauté, la science et un bon cheval  
[Peut s'estimer le Sultan et même un peu plus]  
Peut se croire au Paradis avant de descendre en terre.*

## 1.2. L'eau et sa conquête

Le Maroc a sur son territoire les plus importants cours d'eau de l'Afrique du Nord. Mais le régime de ses oueds est typiquement méditerranéen avec un écoulement irrégulier, des crues brutales et des étiages d'été très prononcés. Les oueds du versant saharien se perdent pour la plupart dans le désert. Ainsi en va-t-il du Guir, du Ziz et du Rhéris. Le Drâa n'atteint l'océan qu'exceptionnellement. Plus au Sud, se rencontrent des oueds temporaires et des marécages salés.

Le Souss, quant à lui, est bien alimenté par l'abondance relative des précipitations sur les grands massifs montagneux du Haut Atlas au Nord, les autres oueds de l'Ouest et du Sud-ouest (Souss, Massa, Tensift, Nefiss, Ourika, Tessaout, Dadès, Drâa, etc.) sont également favorisés par la disposition du relief qui leur permet de développer leur cours. Oued Souss, qui draine la plaine du Souss, fait plus de 180 km ; oued Massa est un peu plus court, les oueds Drâa, Guir et Ziz sont les plus longs oueds sahariens, mais cette longueur est illusoire à cause du manque d'eau. Comme tous les grands oueds de la région, les principaux cours d'eau du Nord de l'Atlas que les historiens appellent le Souss al Adna (ou Souss inférieur) par opposition au Souss al-Aqça (ou Souss extrême) ne sont pas homogènes. Il n'y a pas

---

<sup>17</sup> - L. Justinard, *Notes d'Histoire et de Littérature Berbères*, Hespéris, 1925, p. 227.

vraiment d'oued régulier de plaine dans le Souss. Oued Souss lui-même est très fortement influencé par son cours supérieur et par les torrents descendant des hauteurs voisines.

Les eaux sont distribuées par un réseau de « *seguia* », canaux d'irrigation à ciel ouvert, ou des « *khettarates* », ingénieux système de canaux souterrains qui permet d'éviter l'évaporation. Malgré les nuances individuelles, l'hiver est pour tous la saison des hautes eaux normales, sauf les grandes périodes de sécheresse, avec un maximum en mars. Pour quelques torrents de montagne, la fonte des neiges continue à soutenir l'alimentation jusqu'au début de l'été et le minimum se situe d'ordinaire en septembre. Le régime a la violence et l'irrégularité habituelles dans la zone saharienne : non seulement les écarts sont considérables entre les hautes eaux et l'étiage, mais encore les crues s'élèvent et disparaissent avec une extraordinaire rapidité. Ce régime atteint son paroxysme dans les oueds sahariens.

La connaissance des cours d'eau, leur proximité et leur appropriation présentent en pays berbère une grande importance à la fois pour les travaux agricoles et l'élevage. Les Berbères ont su utiliser les possibilités de leurs montagnes qui reposent, d'une part et pour la grande masse, sur une production agricole strictement limitée aux besoins familiaux et d'autre part sur la production animale. Cette dernière est une source non négligeable de revenus, qui nécessite la constitution de réserves fourragères, la constitution d'abris qui permettent de sédentariser les troupeaux et en même temps de fixer au sol la population selon les régions, en gros villages ou en hameaux dispersés. L'adduction d'eau et le maintien du système d'irrigation sont des opérations délicates. L'apport en eau doit être mesuré avec beaucoup de précaution de manière à éviter l'insuffisance qui provoque le flétrissement de la végétation et l'excès qui entraîne, outre la pourriture des racines ou l'asphyxie des plantes par constitution en profondeur d'une « semelle d'irrigation » due au transport de colloïdes, un gaspillage d'argent en cas de rachat d'une session d'une ou plusieurs heures, par exemple, d'irrigation en cas de besoin plus important en eau selon un système tribal connu sous le nom de *noubate-al-Mâa*. Cet acte est généralement notifié par écrit par le *fqih* ou *taleb* du douar, seul lettré habilité à rédiger des actes de vente ou de location, de mariage ou de divorce ; il sert aussi d'écrivain public pour les besoins immédiats ou d'urgence ; tout cela est écrit en arabe.

Dans ces espaces immenses et variés, les limites politiques artificielles, souvent discutées, restent difficiles à contrôler ; l'eau, en fixant la population berbère, devient l'outil indispensable de la délimitation géographique et politique des tribus affirmant ainsi la présence d'une autorité suprême : la

*Djemâa* dont l'*Amazzal*<sup>18</sup>, entre autre, tient un rôle non négligeable en ce qui concerne la gestion et la distribution de l'eau selon les coutumes bien spécifiques du Souss. Nous soulignons à ce titre que l'eau, dans les zones présaharienne notamment dans les vastes ensemble de palmeraies de la plaine de Ouarzazate ou de Tafilalet, est administré de la même manière mais elle varie naturellement en fonction de la saison, mais aussi en fonction de l'éloignement des points d'eau utilisés.

C'est pour cette raison que nous constatons l'entrée en scène des porteurs d'eau (*segayas*) qui commercialisaient et transportaient l'eau à dos d'âne dans les jarres contenant 15 à 20 litres. Ces *segayas* étaient le plus souvent attachés à un *ksar* et rétribués, en sus des dons en nature, au prorata du nombre de jarres fournies à chaque famille. Le prix de la jarre d'eau était, en 1957, de 2,50 à 5 francs au Tizimi (soit 150 à 250 F le m<sup>3</sup>) et de 5 à 15 francs à Rissani (soit 250 à 750 F le m<sup>3</sup>)<sup>19</sup>. Notons enfin, que les eaux de pluie ne jouaient aucun rôle direct, proprement dit, dans les cultures arrosées (*bled seguia*) sauf pour les cultures sèches (*bled bour*). Des puits temporaires, donc, ont été creusés soit dans le lit des oueds (Ziz surtout), soit au bord de seguia de crue primaire, soit encore dans les *hafaris*<sup>20</sup> après leur assèchement. Ils exploitaient pour la plupart la nappe d'eau douce temporaire qui se constitue à faible profondeur à la suite des irrigations. Aussi la qualité de leur eau était très variable et l'appréciation portée par les habitants eux-mêmes permettait de définir les normes de potabilité relative à cette région.

---

<sup>18</sup> - *L'Amazzal*, terme berbère dans la province du Souss désignait l'homme qui chargeait de la gestion de l'eau au sein de la tribu contrairement à ce que ce terme peut désigner chez les Berbères du Maroc central (Zemmour, Zayan, Beni M'Tir, Beni M'Guild) qui veut dire l'homme qui vivait avec une femme veuve chef de tente et qui travaillait pour elle. *L'Amazzal* permet à la veuve de gérer le patrimoine de son mari décédé en attendant que ses enfants puissent en assurer la responsabilité. Le système de l'*Amazzal* est souvent qualifié de mariage « informel » car il ne repose pas nécessairement sur un acte écrit ou public et il se caractérise par la supériorité juridique et sociale de la femme. On l'a souvent confondu avec l'*Amazzal* dans le pays *chleuh* alors que ce sont deux personnages totalement différents l'un à l'autre malgré la similitude du nom. Voir en ce sens l'Encyclopédie Berbère, A185. Amazzal, p. 569.

<sup>19</sup> - J. Margat, *L'Alimentation en eau potable des populations de la plaine de Tafilalt*, Notes Marocaines (Soc. Géogr. Maroc), Rabat, 1960, p. 108.

<sup>20</sup> - Les *hafaris* (sing. *Hafra* : veut dire en arabe trou) sont des bassins creusés au voisinage des ksours (parfois pour prélever la terre destinée à la construction) et remplis d'eau de crue au cours d'irrigation. Leur étanchement ne fait pas l'objet de soins particuliers, mais ils sont en général assez bien colmatés naturellement et ils semblent perdre l'eau surtout par évaporation. Les *hafaris* sont surtout répandus dans le Seffalat et le Sud-est de Tafilalet.

Les tribus, dans leurs déplacements saisonniers ou définitifs, obéissaient donc à l'appel de l'eau. Les conditions naturelles différaient suivant les régions. L'aridité posait et pose toujours le problème de l'eau. La vie agricole se localisait surtout dans les vallées. Les *Chleuhs* du Drâa, par exemple aujourd'hui, cultivent en oasis des palmeraies et des jardins ; leurs villages perchés se groupent au pied des maisons à étages et à tours de leurs notables. A l'Est, les oasis du Tafilalt qui furent d'actifs marchés périliclitent depuis le déclin des palmeraies et du commerce saharien. C'est ici que sédentaires et nomades entrent en contact étroit au prix d'interminables guerres. L'intérêt pratique n'est pas moindre dans un pays où l'eau est la source de vie essentielle de toute la population sédentaire. Pendant longtemps les ressources en eau sont restées limitées et dispersées, utilisées traditionnellement à partir des sources nombreuses dans la province du Souss, attirant d'autres tribus sédentaires ou fractions de tribus, en quête de terres irriguées, qui se disputèrent entre elles la prééminence créant ainsi des luttes fratricides et inexpiables.

La vie traditionnelle s'en trouva profondément bouleversée. La réduction de leur patrimoine foncier obligea les communautés et fractions à limiter les pacages de leurs troupeaux, à étendre leurs cultures et à chercher des ressources complémentaires dans le salariat. Les grandes plaines richement irriguées, comme le Haouz et la plaine du Souss, ont constitué au cours de l'histoire un carrefour où les migrations et les invasions notamment des tribus arabes Mâaql<sup>21</sup>, à la fin XIII<sup>e</sup> siècle, se sont mêlées aux tribus berbères. Les Sultans, par souci de freiner la révolte et apaiser la dissidence, ajoutèrent à la confusion en opérant des transferts de populations arabes dans la vallée de l'oued Souss, à titre d'exemple, où les Ouled Yahya, Ouled Berhil, Ouled Bou Sebâa et les Menabhas, descendants des Mâaqls, sont

---

<sup>21</sup> - Les Mâaqls, d'origine inconnue, frères cadets sans doute des Hilaliens dont ils suivent les traces dans le désert depuis le sud de l'Ifriqiya, nomadisaient alors dans les steppes de la Moulouya. Vers 1250, Ali Ibn Yedder, un petit chef almohade de la haute vallée du Souss, révolté contre les derniers successeurs d'Abd Al Moumen, fait appel à ces Arabes pour se constituer une armée et repousser les Gezzoulas de l'Anti-Atlas. Imprudente démarche qui attire bientôt auprès des premiers alliés d'Ali Ibn Yedder, d'innombrables familles venues du désert : des tribus entières envahissent le pays ; au nord du fleuve du Souss, se répandent les Chebbanats ; au sud, les Dwi Hassan. Lorsque les Mérinides prennent le pouvoir vers 1275, les Mâaqls sont déjà assez puissants pour leur payer un tribut de dix-huit mille chameaux après une défaite (Voir Ibn Khaldoun, tome I, p. 132). Sauf pendant les courtes périodes de la domination du Makhzen Mérinide dans le Souss, ce sont eux les véritables maîtres du Sud. Robert Montagne, *Les Berbères et le Makhzen dans le Sud du Maroc*, p. 32.

aujourd'hui fixés, mêlés à présent aux Houaras, Berbères arabisés, que les Sâadiens amenèrent plus tard dans cette région.

A partir de 1930, le Protectorat multiplia les concessions de terres en faveur des Européens : colons officiels et colons privés vinrent s'installer en nombre dans cette région. Des sociétés agricoles se taillèrent de grands domaines dans la plaine du Souss introduisant ainsi de nouvelles méthodes de travail et de nouvelles cultures notamment l'agrumiculture qui demande plus d'irrigation obligeant ainsi la population berbère, dépourvue de ressources agricoles suffisantes, à rester confinée dans la banlieue des principales villes ou à se réfugier dans la montagne guettant la moindre faiblesse que ce soit du Makhzen ou des colons pour réclamer ce qui leur revient de droit et en toute légitimité par la voie judiciaire « française » de l'époque ou par la loi des armes au prix d'un long affrontement conduisant à l'anarchie la plus sanglante.

Les événements qui entourèrent le retour du Maroc à l'indépendance amenèrent une certaine crise de la colonisation européenne, comme le notait déjà J. Le Coz, « *crise qui se répercuta sur l'agrumiculture, l'un des secteurs économiques les plus sensibles à la conjoncture politique* ». Le gouvernement marocain créa en 1958 un Fonds des agrumes alimentés par une taxe de 4 francs par kilo d'agrumes produit<sup>22</sup>. A cette époque, cette action était encore trop récente pour que l'on puisse en estimer la valeur, mais il était certain qu'elle ouvrait de larges perspectives à l'économie du pays. La reprise de la politique des grands travaux amena la poursuite de l'équipement de certains périmètres, la construction de nouveaux barrages, tandis que les prospections hydrogéologiques révélaient la richesse de certaines nappes souterraines dans le Haouz (Mrabitine) et Souss.

Les frais d'irrigation varient considérablement d'une région à l'autre en fonction des quantités d'eau utilisées et des procédés mis en œuvre pour l'obtenir. Les différences dans les modes d'irrigation : pompage dans la nappe phréatique ou pompage en rivière (surtout pour les grandes propriétés par la masse des capitaux et de la main-d'œuvre qu'elles requièrent) et les volumes d'eau utilisés se traduisent par de grands écarts dans les dépenses.

Aux deux extrêmes, à titre d'exemple et de comparaison, une plantation de Sidi-Slimane dans le Gharb employant par hectare 6 000 m<sup>3</sup> facturés à 1,8 F le m<sup>3</sup> soit au total 10800 F et une autre à Taroudant

---

<sup>22</sup> - Jean Le Coz, *Les agrumes marocaines*, Notes Marocaines, 1960, p. 55.

dépensant 7 F x 20 000 m<sup>3</sup> = 140 000 F. Pour l'ensemble du Maroc, on peut estimer les frais d'irrigation à 40 000 F par hectare en moyenne<sup>23</sup>.

Malgré ces importantes nuances régionales, il est bien évident que toutes ces zones de piémont offrent des points communs. D'un côté la montagne, avec ses réserves d'eau, de bois, de pâturages ; de l'autre la plaine avec ses promesses de cultures, ses terres relativement riches et profondes et ses pâturages propres, souvent complémentaires de ceux de la montagne, mais au prix d'une économie non solidaire laissant le bled « inutile » à la marge du Maroc « utile ». Jusqu'à présent, les grands travaux de modernisation n'ont guère touché les zones de piémont, sinon sous forme d'aménagements hydrauliques de détail. A part l'immense plan de mise en valeur des Ouled Teïma (km 44 de la route d'Agadir à Taroudant), du km 65 de cette même route grâce à l'aménagement en amont de l'oued Souss puis à la construction du barrage d'Aoulouz, peu de choses ont été faites. Il en est de même en ce qui concerne les canaux d'irrigation de la plaine du Haouz avec la construction du barrage de Lalla Takerkoust (connu sous le Protectorat sous le nom de barrage Cavagnac) permettant à l'agrumiculture marrakchie de connaître un véritable démarrage en raison de l'irrégularité du ravitaillement en eau par l'oued Nefiss.

### 1.3. Un climat rude et sec

Le Souss a, parmi les divers types de régions, une catégorie qui mérite de retenir l'attention, c'est celle des régions de piémont. Le contact d'une montagne et d'une plaine est toujours d'un puissant intérêt, une zone privilégiée qui tient son originalité de sa position sur deux domaines bien souvent complémentaires. Mais le rythme climatique annuel se trouve cependant modifié dans le domaine désertique saharien.

L'aridité<sup>24</sup> règne aussi partout ; même les quelques régions humides où la moyenne annuelle des précipitations paraît relativement élevée,

---

<sup>23</sup> - J. Le Coz, op. cit. p. 59.

<sup>24</sup> - L'aridité d'une région exprime un certain déficit en eau résultant d'une insuffisance des précipitations ou d'un excès des pertes par rapport à l'alimentation. Un climat est sec lorsque les pluies ne suffisent pas à fournir l'eau nécessaire à l'évaporation et à la transpiration maxima. En outre, un climat sec en considération de son indice annuel peut cependant comporter une saison humide plus ou moins étendue, pendant laquelle les effets de l'aridité sont atténués ou même annihilés. Nous passons des climats humides aux climats secs par un accroissement progressif de la durée et de l'intensité de la saison sèche.

n'échappent pas à son emprise, ne serait-ce que pendant quelques mois de l'année. Cette aridité se traduit dans les paysages par des aspects qualitatifs immédiatement perceptibles : physionomie du couvert végétal, originalité des sols, nature de l'écoulement, types de cultures. Elle introduit par son intensité et sa durée une division de l'espace soussis que les termes aride, sub-aride, semi-aride, etc., tentent d'exprimer et de définir. L'alternance d'une saison sèche et chaude et d'une saison humide, fraîche ou froide, rythme l'année. Des manifestations climatiques excessives, hausses ou baisses anormales des températures, violence des vents, concentration et brutalité des abats d'eau, aggravent la déficience des précipitations : la sécheresse est une menace constante.

La sécheresse de l'été dure généralement de 3 à 5 mois, de juin à septembre, mais dépasse 6 mois dans certaines régions de l'Anti-Atlas et du sud saharien ; les précipitations sont variables voire nulles dans le Sud ou tout à fait exceptionnelles sauf sur les hauteurs du Haut Atlas et la plaine du Souss où les orages éclatent en fin d'été. L'été n'est cependant pas une saison continûment très chaude dans le littoral Atlantique car les températures dépendent pour une bonne part de l'origine des masses d'air ; les journées sont supportables, parfois fraîches en altitude par vent d'Ouest, le *gharbi* ; la chaleur est accablante par contre dans le Sud-ouest, le Sud-est et jusqu'aux confins sahariens lorsque soufflent les vents d'Est (*Chergui*) ou du Sud (*Siroco*), apportant l'air surchauffé et sec des hautes terres intérieures ou des régions sahariennes jusque sur les montagnes et les plaines littorales, rendu encore plus brûlant dans ces dernières par des effets de *foehn* : les maximums extrêmes dépassent largement les 40°.

Le climat est désertique dans le Sud marocain et le Sahara : moins de 100 mm de pluies par an. L'influence atlantique est sensible, mais la latitude, l'étalement de hautes pressions dès le printemps, l'influence asséchante du courant froid des Canaries, ne permettent qu'une pluviosité modérée (moyenne inférieure à 250 mm) et surtout mal répartie dans l'année. L'été est naturellement la grande période d'arrêt de végétation, les espèces annuelles ou vivaces se dessèchent et meurent et les cultures non irriguées survivent difficilement ; une livrée désertique couvre le pays, marquée uniformément par les couleurs vives des terres nues.

Plus au sud, ce ne sont plus qu'immensités désertes. La plus grande partie est formée de *hamadas*, plateaux secs, nus, rocailleux, balayés par les vents et parfois découpés en buttes plates appelées « *gour* » (pluriel de gara) ; ou bien ce sont des « *ergs* », champs de dunes dont les dimensions restent toutefois modestes au Maroc. Les oueds, par évaporation et infiltration, ont perdu toute leur eau et ne coulent qu'après d'aléatoires pluies

d'orage. Les oasis se font rares mais la haute vallée du Drâa, d'Agdz à Zagora et à Mhamid al-Ghezlan et la vallée du Ziz, d'Errachidia au Tafilalt nourrissent une succession de palmeraies.

La désolation du Sahara Occidental est cependant quelque peu atténuée par le voisinage de l'océan atlantique qui entretient des brouillards souvent persistants et des rosées assez abondantes, si bien qu'en bordure du littoral, les lits des cours d'eau sont moins importants, même à sec. La côte elle-même est constituée presque uniformément, sur plus de 1 100 km, de l'oued Noun à Tarfaya et même jusqu'à Nouâdhibou, de falaises de grès tendre et de dunes de sable et est inhospitalière et très dangereuse : les rouleaux de mer y déferlent sur plusieurs kilomètres de largeur. Il ne reste plus rien des établissements créés depuis le XV<sup>e</sup> siècle par les Portugais, Espagnols, Hollandais, Français et Anglais, attirés par le mirage de l'or de Tombouctou, pas même les épaves de leurs vaisseaux qui servirent longtemps d'amers.

#### 1.4. Une forêt variée où l'arganier règne en maître

La forêt occupe 15% de la superficie du Maroc. Elle tient une place importante dans l'économie rurale et pastorale. Son rôle dans la mise en valeur moderne ne cesse de se développer. Sa production alimente l'économie marocaine en combustible et carburant ligneux (bois de feu). Les forêts, richesses nationales, sont des propriétés domaniales du Royaume chérifien. La surface totale des forêts domaniales délimitées<sup>25</sup> se présente de la manière suivante :

1920 :	250 000 hectares
1928 :	400 000 -----
1946 :	2 500 000 -----
1951 :	3 040 000 -----

Les principales essences de la forêt marocaine sont<sup>26</sup> :

Le chêne-liège	300 000 ha environ
Le chêne vert	1 355 000 ha -----
Le cèdre	100 000 ha -----
Le pin, le genévrier, le cyprès	340 000 ha -----
L'arganier	700 000 ha -----
Le thuya de Barbarie	725 000 ha -----

<sup>25</sup> - *Maroc d'aujourd'hui : 1912-1951*, p. 71.

<sup>26</sup> - *Idem*, op. cit., p. 72.

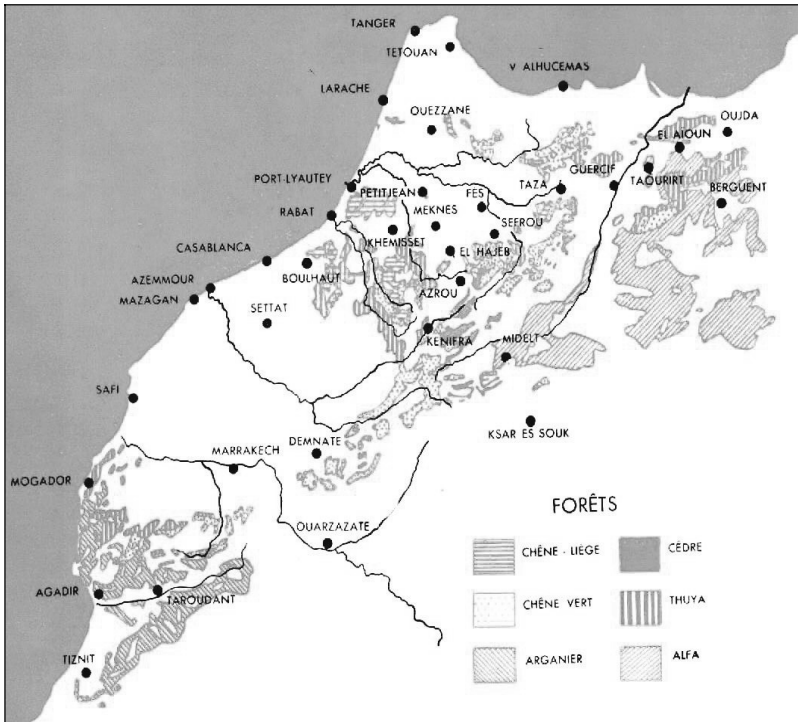
La végétation naturelle du Maroc est méditerranéenne par ses essences et par son caractère discontinu. Elle se développe dans des conditions difficiles : les périodes végétatives, limitées par la sécheresse en été, par l'altitude en hiver, sont assez brèves. Les plantes, adaptées à la sécheresse, présentent des feuilles petites et vernies, des épines, des racines développées et profondes. Le patrimoine forestier du pays, composé pour la plus grande surface, de chênes verts, fourni combustibles, bois d'œuvre et fourrage. Le Cèdre a joué et joue encore un grand rôle dans la construction ainsi que le thuya dans l'ébénisterie. La production de liège est appréciable. L'eucalyptus alimente les usines de cellulose. L'arganier est un arbre typiquement marocain dont la région se fait une terre d'élection.

En montagne se rencontrent des chênes verts, des thuyas et d'oliviers sauvages, diverses sortes de pins, des genévriers. De belles forêts de cèdres se déploient en altitude dans la partie du Haut Atlas au sud de Midelt. Mais seuls les versants exposés aux pluies bénéficient d'un couvert forestier abondant ou d'alpages. A l'Est et vers le Sud où les précipitations sont souvent très faibles (moins de 150 mm) la végétation se fait rare. C'est le domaine de la steppe à jujubiers ou à arganiers, des immenses nappes d'alfa<sup>27</sup> ou du désert.

---

<sup>27</sup> - L'alfa (*halfa*) marocain est, comme le liège, un poste important des exportations du pays, mais il est aussi susceptible d'alimenter l'industrie locale du papier et du carton en voie de création. Les quantités exploitées, à titre d'indication, sont de 2500 quintaux en 1920 ; 160000 quintaux en 1928 ; 245000 quintaux en 1948 et 515000 quintaux en 1950.

### Carte des forêts du Maroc



**Figure 3 :** Carte des forêts du Maroc.

L'arganier qui pousse dans le sud-ouest du Maroc, particulièrement dans l'Anti-Atlas occidental, est la seule sapotacée qui dépasse vers le nord les régions tropicales. Il apparaît comme un élément d'une flore relique, témoin d'une ancienne extension de la végétation tropicale au sud-ouest du Maghreb. L'arganier est certainement l'arbre le plus original du Maroc ; la fierté du Souss et des Soussis avec l'olivier. C'est une « relique » de l'ère tertiaire, qui occupe une partie du sud-ouest du pays. Il fait une timide apparition dans les parages de l'oued de Tensift ; à l'Est et au Sud d'Essaouira, il couvre de grandes surfaces ; nous le voyons partout dans le Souss ; dans l'Anti-Atlas il est présent jusqu'aux confins du désert.

C'est un arbre de dimensions comparables à celles de l'olivier ; son tronc multiple est court et tourmenté, sa couronne dense est ronde, son feuillage épineux. Il rend de tels services aux populations qu'il est parfois cultivé. Il fournit du bois d'oeuvre et de chauffage, mais surtout il constitue un « pâturage suspendu ». Son fruit, l'argan, une baie verte de la taille d'une grosse olive, est une nourriture pour les bestiaux – qui en rejettent les

noyaux – et pour l’homme qui tire de ces noyaux une huile fort appréciée et couramment consommée dans la région. Son feuillage est un régal pour les caprins. Il est toujours déconcertant et amusant pour les touristes de voir les petites chèvres grimper aux plus hautes branches pour brouter les jeunes pousses.

L’huile d’argan a des usages multiples. Dans l’alimentation des populations berbères, elle entre dans la préparation de nombreux plats et pâtisseries telle que l’*Amlou* pour laquelle on fait griller des amandes qui sont ensuite broyées au moyen d’un instrument rudimentaire appelé *Rha* et malaxées avec du *Tamment* (Miel) et de l’huile d’argan. Si l’huile d’argan a conservé son importance dans l’alimentation, la cosmétique et la pharmacopée traditionnelles, elle a en revanche perdu son rôle d’antan dans l’éclairage et dans la savonnerie.



## CHAPITRE 2 :

### LE PEUPEMENT DU SOUSS

Pour des raisons géographiques, climatiques et historiques, la vie rurale traditionnelle est caractérisée au Maroc par des genres de vie fort variés. La présence de l'homme au Maroc d'une manière générale et au Souss en particulier remonte aux plus lointaines époques préhistoriques ainsi qu'en témoigne l'important matériel lithique recueilli dans les différentes stations découvertes dans l'ensemble du territoire. Les premiers habitants connus sont les Berbères<sup>28</sup> ; ce nom est ignoré par les Berbères eux-mêmes, qui se désignent par le terme *Imazighen*, pluriel de *amazigh*, qui signifie « homme libre, homme de noble extraction ». Il se peut que le nom ait été porté initialement par des tribus nobles – opposées à des tribus serves – et qu'à la suite de brassage entre les tribus, tout le monde ait voulu se réclamer de cette origine flatteuse<sup>29</sup>. Nommés Libyens par les Egyptiens, Gétules, Numides et Maures par les Romains, leurs origines demeurent incertaines, mais à coup sûr divers. L'origine des Berbères est encore sujette de controverses. Certains les considèrent comme de vrais autochtones, la majorité les rattache à des Sémites (peut-être apparentés aux anciens Himyrites d'Arabie du sud) émigrés vers l'ouest, cette dernière hypothèse coïncidant d'ailleurs avec la tradition arabe.

D'après Ibn Khaldoun « *Les Berbères sont les enfants de Canaan, fils de Cham, fils de Noé, ainsi que l'avons déjà énoncé en traitant des grandes divisions de l'espèce humaine. Leur aïeul se nommait Mazîgh ; leurs frères étaient les Gergéséens (Agrîkechs) ; les Philistins, enfants de Casluhim, fils de Misraïm, fils de Cham, étaient leurs parents. Le roi, chez eux, portait le titre de Goliath (Djalout). Il y eut en Syrie, entre les Philistins et les Israélites, des guerres rapportées par l'histoire, et pendant lesquelles les descendants de Canaan et les Gergéséens soutinrent les Philistins contre*

---

<sup>28</sup> - Les Berbères sont les plus anciens habitants de l'Afrique du Nord. Berbères : nom sous lequel sont communément désignées les populations qui, de la frontière égyptienne (Sîwa [q.v.]) aux rivages de l'Océan Atlantique et à la boucle du Niger, parlent – ou parlaient encore avant leur arabisation – des dialectes (ou plutôt des « parlers ») d'une langue unique, le berbère. Il est probable que cette appellation est une épithète injurieuse ou méprisante d'ailleurs employée en grec (*Barbaroi*) en latin (*Barbari* ou *Barbarus*) et en arabe (*al-Barber* ou *al-barāber*), singulatif *Barbāri*, pl. *Barābir*, *Barābira*. Voir en ce sens l'Encyclopédie de l'Islam, Berbères, p. 1208.

<sup>29</sup> - André Adam, *Les Berbères*, p. 21.

*les enfants d'Israël. Cette dernière circonstance aura probablement induit en erreur la personne qui représenta Goliath comme Berbère, tandis qu'il faisait partie des Philistins, parents des Berbères. On ne doit admettre aucune autre opinion que la nôtre ; elle est la seule qui soit vraie et de laquelle on ne peut s'écarter* »<sup>30</sup>.

Nous remarquons qu'Ibn Khaldoun, le plus célèbre historien musulman du Moyen Âge, peut-être d'origine berbère, donne lui aussi avec constance une origine orientale aux Berbères et prend fermement position en faveur de ce qu'il appelle « *le fait réel, fait qui nous dispense de toute hypothèse...* ». Les auteurs modernes notamment européens, ont longtemps été très partagés sur les origines des Berbères, aussi ils ont donné ou répété de nombreuses légendes sur les origines des Berbères s'accordant tous ou presque sur une origine orientale aux différentes fractions. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, deux types d'école de recherches<sup>31</sup> donnaient des explications et propositions diverses sur les origines des Berbères tout en s'appuyant sur des hypothèses d'arguments scientifiques, les unes sont d'ordre philologique, s'appuyant sur les récits grecs, latins et arabes et représentées par des érudits allemands notamment orientalistes, les secondes sont archéologiques ou anthropologiques et sont l'œuvre de Français afin de justifier probablement la présence « celtique » puis française en Algérie.

Bien plus que chez les Arabes, qui présentent un ensemble de traits communs aisément reconnaissable, il est très difficile, pour ne pas dire impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, de préciser l'ethnogenèse des Berbères *Chleuhs*. Il est certain que nous ne pouvons parler d'une race ni d'une seule ethnie berbère, tant les caractères morphologiques sont dissemblables, voire totalement opposés, entre les différents groupes humains. La seule référence commune est la langue, dont l'unité est morcelée. Mais le problème n'est en fait que déplacé, car le lieu d'origine comme la formation de cette langue restent mystérieux.

La configuration géographique du Maroc a été particulièrement favorable à la survie des populations berbères ; bien que nombre de tribus aient abandonné l'usage du berbère, celui-ci reste néanmoins la langue de groupements massifs de Zenāta, Masmouda et Senhāja dans le Rif, le Moyen Atlas, le Haut Atlas et l'Anti-Atlas, ainsi que dans le Souss. Robert Montagne<sup>32</sup> estimait que les Arabes représentaient au Maroc de 10 à 15% de la population, les Berbères arabisés de 40 à 45%, les 40 à 45% restant étant

---

<sup>30</sup> - « *Histoire des Berbères* », trad. de Slane.

<sup>31</sup> - Voir dans ce sens, Gabriel Camps dans « *Les Berbères. Mémoires et identités* », p. 19 à 36.

<sup>32</sup> - Robert Montagne, *La vie sociale et la vie politique des Berbères*, p. 17.

des Berbères qui ne peuvent renier leur origine. Ces Berbères, eux-mêmes mêlés, sont d'aspects anthropologiques très différents. Malgré ses différences « *la race berbère demeure, écrit Pottier, à travers toutes les vicissitudes, comme un arbre robuste fortement acclimaté au sol africain* ».

Le peuplement du Souss avant l'arrivée des Berbères reste mal connu. Il semble que la montagne pauvre et froide n'ait pas été très fréquentée aux temps préhistoriques. Dans l'Anti-Atlas oriental, par exemple, les découvertes ont été rares : quelques pièces de facture acheuléenne dans les hautes plaines du Saghro. Mais depuis environ trois millénaires, l'Anti-Atlas est peuplé de Berbères. Ils constituent le fond de la population : « *Le Maroc est une quintessence de Berbérie* », écrit Surdon. Le groupe *chleuh*, parlant le dialecte tachelhit, occupe la partie occidentale du Haut Atlas, le Souss et le Drâa. Ces *Chleuhs* – ce qui peut être considéré comme synonyme de Soussis ou de Souassas – sont des sédentaires céréaliculteurs et arboriculteurs. De nombreuses confédérations de tribus se partagent le pays *chleuh*. L'histoire de leur évolution est mal connue mais de tout temps, et jusqu'à l'installation du Makhzen, on a assisté à la migration des habitants de la montagne vers les plaines de piémont. Tous ces mouvements de population étaient motivés par des conditions démographiques, économiques, sociales et politiques.

A ces populations berbères viennent s'ajouter des populations juives d'origines diverses. Celles des grandes villes (les plus nombreux et pour la plupart habitant le quartier juif : le *Mellah*) descendent généralement des Juifs expulsés d'Espagne, du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle ; les Juifs des tribus du Haut Atlas (Demnate), précise Jean-Louis Miège, sont des descendants soit de ceux qui ont émigré de Palestine et de Cyrénaïque dans l'Antiquité, soit des Berbères judaïsés aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Nous ne connaissons pas par le détail l'histoire de la conversion des Berbères au judaïsme, mais la tradition arabe rapporte que la majorité d'eux ont embrassé définitivement l'Islam triomphant aux VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècles ; c'est à cette date que disparaissent en même temps les derniers Chrétiens indigènes du Maroc et que à partir de là les derniers Juifs « berbères » indigènes continuèrent à survivre au sein des tribus berbères où ils possédaient pourtant des *mellahs* anciens à différents endroits du Souss jusqu'à la grande vague d'émigration vers Israël qui se situe de 1947 à 1965. Nous verrons plus loin, avec le maximum de précision possible, le fait que leur appartenance et dépendance du même milieu géographique et historique n'est pas liée forcément à l'origine ethnique (Berbères ou Juifs) et que l'émigration, c'est-à-dire son importance numérique, ses directions, en somme ses modalités berbères n'est pas liée à une répression religieuse ou politique.

L'arrivée des tribus arabes des Beni Hilāl et Beni Salim s'est faite surtout par l'invasion hilalienne au XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> (Hilāliens Māqils). Ils ne pénétrèrent guère dans les montagnes et s'installèrent dans les plaines, les villes et les plateaux steppiques. Avant d'entrer plus loin dans le détail, nous convenons de préciser d'abord deux réalités objectives trop souvent méconnues par nos contemporains : les musulmans ne sont pas tous des Arabes, de même, les arabophones ne sont pas tous des Arabes. Si la grande majorité des Arabes suivent effectivement l'islam, n'oublions pas qu'il existe des Arabes qui appartiennent à l'une des religions issues de la prédication du Christ et que d'autres pratiquent les rites religieux hébraïques (comme les Chamites et les Coptes d'Égypte, les Druzes et les Maronites du Liban, les Araméens et les Hamdānides de Syrie, les Chaldéens et les Kurdes d'Iraq, les Seldjoukides et les Séfévides d'Iran ainsi que les Juifs séfarades d'Afrique du Nord qui, aux côtés des Arabes de l'Arabie et du Sahara, constituent le monde arabe ou plus exactement le monde arabo-musulman).

L'arrivée des Arabes ne modifia guère, en premier lieu, la situation antérieure. Leurs premières expéditions ne furent, en effet, que des razzias et ne laissèrent d'autres traces que les dévastations commises par ces tribus. Les Berbères opposèrent une longue résistance. Dans les plaines et sur les plateaux, les populations berbères se sont mélangées aux Arabes. Elles ont peu à peu devenu des Berbères arabisés dans certains endroits et des Arabes berbérés dans d'autres mais nous ne pouvons nier l'existence dans la majeure partie de la région du Souss l'existence d'une certaine authenticité berbère : il existe principalement au Maroc (Rifains, Zayans et Chleuhs) comme en Algérie (Kabyles, Chaoui<sup>33</sup>, Mzabs<sup>34</sup>, Touaregs), en Mauritanie

---

<sup>33</sup> - Les Chaoui<sup>s</sup> de l'Aurès qui doivent leur nom à leur vie pastorale (Chaoui<sup>a</sup> veut dire vergers). Ce sont des arboriculteurs-éleveurs, semi-nomades, nous les trouvons aussi au Maroc. A ce sujet, il y a beaucoup de similitudes avec les habitants de la Chaoui<sup>a</sup> (Doukkala et Abda), tribus berbères de plaine fortement arabisées actuellement. Il peut y avoir probablement des liens directs ou indirects avec les Chaoui<sup>s</sup> d'Algérie. Nous rappelons, à cet effet, lors de la conquête musulmane de l'Ifriqiya (l'actuelle Tunisie) que Oqba Ibn Nafi<sup>a</sup> al-Fihri (621-685), le fondateur de Kairouan, périt dans un soulèvement des Berbères de l'Aurès (Chaoui<sup>a</sup> de l'Aurès), entraînés par un personnage semi légendaire, la Kahéna, sorte de prêtresse d'un culte probablement judaïsant. Et que, nous le verrons plus loin, ce n'est qu'au VIII<sup>e</sup> siècle, sous le Calife Omeyyade Abdelmalik, que Moussa ibn Noceir, gouverneur de l'Ifriqiya, soumit le Maroc, dont les Byzantins n'occupaient que deux ports, Tanger et Ceuta. Cette conquête eut des conséquences inégales : définitives sur le plan religieux ; provisoire sur le plan politique, car l'insurrection des Kharijites enleva, dès la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, la Berbérie à l'Empire arabe : si la Tunisie et l'Algérie tomberont dans l'obédience turque (Ottomane) au XVI<sup>e</sup> siècle, le Maroc, lui, ne fera plus jamais partie de l'Empire califal. Quant au peuplement du pays, il n'en fut pas altéré, sauf peut-être dans les villes.

(Kel-Regguibats, Mrabtins, Zenagas, Imraguens) et moins encore en Tunisie (notamment à Djerba, autour des Matmatas et dans le Sud) qu'en Libye (autour des Nefoussas) un particularisme berbère comme il existe en France à titre d'exemple un particularisme breton, basque ou corse.

Les Noirs (*Issemganes* en tachelhit), enfin, d'origine soudanaise très métissée, se rencontrent surtout dans les étendues désertiques. Les *Harratines* ou *Ábids* (descendants d'esclaves noirs) des oasis présahariennes sont sans doute des métis de Noirs et de Berbères. Il convient de mentionner à ce sujet deux sociétés artificielles, en ce sens qu'elles n'ont pas d'origine ethnique ou linguistique propre, mais qu'elles doivent leur existence à des problèmes purement politiques et sociaux.

La bonne harmonie, toutefois, ne régna pas longtemps entre Arabes et Berbères. Ceux-ci se plaignaient d'avoir été mal récompensés de leurs services et d'être traités, bien que musulmans, en inférieurs plutôt qu'en égaux, et cela a pu accentuer ce phénomène de berbérophobie durant la période contemporaine. Et nous allons jusqu'à croire que ce phénomène a pris des dimensions telles, compte tenu de tous les éléments historiques et sociologiques singulièrement complexes, notamment durant les périodes dites de libération nationale et surtout après l'indépendance du royaume en mars 1956 que sont nées des tensions importantes entre les communautés liées aux différents mouvements nationalistes. Le mouvement panarabiste *stneréffid xua élêm*, *تبيرعلا تيموقلا*, *ebara emsilanoitan el rap édnoces*, *تبورعلا* mouvements séparatistes d'intellectuels berbères de gauche notamment dans les deux zones urbaines et para-urbaines du Maroc espagnol et français, ont favorisé l'approche purement panarabe comme moyen de combats et d'appartenance à une idéologie naissante, qui était au sommet de son apogée sur la scène du monde arabe et international. Ce mouvement recevait le soutien et l'aide des partis communistes de l'Europe occidentale notamment le P.C.F. et différents mouvements et associations d'étudiants et d'intellectuels de l'extrême gauche communiste et maõiste qui voulaient, par tout les moyens, se débarrasser de l'impérialisme colonial en prõnant

---

<sup>34</sup> - Tribus berbères d'Algérie. Nous les trouvons aussi au Maroc. Les tribus Mzabs qui portent encore maintenant ce nom, ils ne pouvaient venir probablement que de là. Elles sont fortement arabisées au Maroc à tel point qu'ils ignoraient complètement leur appartenance à cette grande famille berbère fortement enracinée en Algérie à titre de comparaison. Les tribus qui se disent arabes ne sont en réalité, le plus souvent, qu'arabophones et d'origine en majorité berbère. L'arabisation de la Berbérie est l'œuvre non d'une conquête régulière, mais d'une série de migrations de tribus arabes nomades, qui s'échelonnèrent du XI<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle et qui sont connues dans l'histoire sous le nom d'« invasions hilaliennes », du nom de la première de ces tribus, les Beni Hilal.